Longtemps je me suis couché de bonne heure.

Parfois , à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n’avais pas le temps de me dire: ”je m’endors.”

Et, une demi heure après, la pensée qu’il était temps de chercher le sommeil m’éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n’avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire , mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier; il me semblait que j’étais moi-même ce dont parlait l’ouvrage : une église , un quatuor, la rivalité de François 1er et de Charles-Quint . Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil; elle ne choquait pas ma raison, mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n’était plus allumé.

Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j’entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d’un oiseau dans une forêt , relevant les distances, me décrivait l’étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine.  
J’appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l’oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottais une allumette pour regarder ma montre . Bientôt minuit . c’est l’instant où le malade qui a été obligé de partir en voyage et a dû coucher dans un hôtel inconnu , réveillé par une crise , se réjouit en voyant sous sa porte une raie de jour.

Quel bonheur, c’est déjà le matin !

Il pourra sonner, on viendra lui porter secours.

Dejà il a crû entendre des pas; les pas se rapprochent puis s’éloignent . La raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C’est minuit; on vient d’éteindre le gaz; le dernier domestique est parti il lui faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède .

Je me rendormais,

Quelquefois , comme Eve naquit d’une côte d’Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d’une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j’étais sur le point de goûter , je m’imaginais que c’était elle qui me l’offrait . Mon corps qui sentait dans le sien ma propre chaleur voulait s’y rejoindre, je m’éveillais. Le reste des humains m’apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j’avais quittée, il y avait quelques moments à peine; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille .

Si, comme il arrivait quelquefois, elle avait les trait d’une femme que j’avais connue dans la vie, j’allais me donner tout entier à ce but; la retrouver, comme ceux qui partent en voyage pour voir de leurs yeux une cité désirée et s’imaginent qu’on peut goûter dans la réalité le charme du songe. Peu à peu son souvenir s’évanouissait, j’avais oublié la fille de mon rêve.

Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l’ordre des années et des mondes .

Que vers le matin après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son réveil , il ne saura plus l’heure, il estimera qu’il vient à peine de se coucher .

Et je passais en une seconde par dessus des siècles de civilisation , et l’image confusément entrevue de lampes à pétrole , puis de chemises à col rabattu , recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi.

Mon corps trop engourdi pour remuer, cherchait d’après la forme de sa fatigue, à retrouver la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait . Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu’autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres .

“Tiens, j’ai fini par m’endormir quoique maman ne soit pas venue me dire bonsoir”,

j’étais dans ma chambre à la campagne chez mon grand père , mort depuis bien des années: la cheminée en marbre de Sienne dans ma chambre à coucher à Combray, en des jours lointains qu’en ce moment je me figurais actuels .   
Puis renaissant le souvenir d’une nouvelle attitude ; le mur filait dans une autre direction: j’étais dans ma chambre à la campagne chez Madame de Saint-Loup. Mon Dieu! il est au moins dix heures , on doit avoir fini de dîner! J’aurai trop prolonger la sieste que je fais chaque soir en rentrant de ma promenade avant d’endosser mon habit. Car bien des années ont passé depuis Combray.  
C’est un autre genre de vie qu’on mène chez madame de Saint Loup, un autre genre de plaisir que je trouve à ne sortir qu’à la nuit, à suivre au clair de lune ces chemins où jadis je jouais au soleil; et la chambre où je me serai endormi au lieu de m’habiller pour le dîner , je l’aperçois, quand nous rentrons , traversée par les feux de la lampe , seul phare dans la nuit.

Certes, j’etais bien éveillé maintenant : mon corps avait viré une dernière fois et le bon ange de la certitude avait tout arrêté autour de moi, m’avait couché sous mes couvertures, dans ma chambre, et avait mis approximativement à leur place dans l’obscurité ma commode, mon bureau, ma cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes.

Cependant le branle était donné à ma mémoire

Généralement je ne cherchais pas à me rendormir tout de suite; je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d’autrefois à Combray chez ma grand’tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs aussi, à me rappeler les lieux, les personnes que j’y avais connues, ce que j’avais vu d’elles, ce qu’on m’en avait raconté.

Les soir où, assis devant la maison sous le grand marronier , au tour de la table de fer, nous entendions au bout du jardin, non pas le grelot profus, criard qui arrosait , qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarrissable et glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant sans sonner mais le double tintement timide, ovale, doré de la clochette pour les étrangers , tout le monde aussitôt se demandait: “ une visite , qui cela peut il être ?”

On savait bien que ça ne pouvait être que monsieur Swann

Mais le seul d’entre nous pour qui la venue de Swann devint l’objet d’une préoccupation douloureuse , ce fut moi.

C’est que les soirs ou des étrangers, ou seulement M. Swann, était la, maman ne montait pas dans ma chambre. Ce baiser précieux, fragile qu’elle me confiait d’habitude dans mon lit au moment de m’endormir , il me fallait le transporter de la salle à manger dans la chambre et le garder pendant tout le temps que je me déshabillais, Sans que se brisât sa douceur , sans que se répandit et s’évaporât sa vertu volatile.

Nous étions tous au jardin quand retentirent les deux coups hésitants de la clochette. On savait que c’était Swann. ”Ne commencez pas à chuchoter” , dit ma grand mère . “Comme c’est confortable d’arriver dans une maison où tout le monde parle bas.” Ah! Voilà M. Swann. Nous allons lui demander s’il croit qu’il fera beau demain», dit mon père. Je ne quittais pas ma mère des yeux, je savais que quand on serait à table, on ne me laisserait pas rester pendant toute la durée du dîner et que, pour ne pas contrarier mon père, maman ne me laisserait pas l’embrasser à plusieurs reprises devant le monde, comme si ça avait été dans mon lit. Aussi je me promettais, de faire d’avance de ce baiser qui serait si court et furtif, tout ce que j’en pouvais faire seul, de choisir avec mon regard la place de la joue que j’embrasserais, de préparer ma pensée pour pouvoir, grâce à ce commencement mental de baiser, de consacrer toute la minute que m’accorderait maman à sentir sa joue contre mes lèvres .Mais voici qu’avant que le dîner fut sonné mon grand père eut la férocité inconsciente de dire :

“Le petit a l’air fatigué, il devrait monter se coucher.

Et mon père ,

“Oui , allons va te coucher “

Je voulus embrasser maman . A cet instant on entendit la cloche du dîner.

“ Mais non voyons laisse ta mère tranquille , vous vous êtes assez dit bonsoir comme cela, ces manifestations sont ridicules. Allons , monte”!

Et il me fallut partir sans viatique;il me fallut monter chaque marche de l’escalier ,comme dit l’expression populaire, à “contre coeur”,montant contre mon coeur qui voulait retourner près de maman.  
Cet escalier détesté où je m’engageais toujours si tristement, exhalait une odeur de vernis qui avait en quelque sorte absorbé, fixé, cette sorte particulière de chagrin que je ressentais chaque soir.

Une fois dans ma chambre, il fallut boucher toutes les issues, fermer les volets, creuser mon propre tombeau, en défaisant mes couvertures, revêtir le suaire de ma chemise de nuit.  
Mais avant de m’ensevelir dans le lit de fer, j’eus un mouvement de révolte , je voulu essayer d’une ruse de condamné. J’écrivis à maman en la suppliant de monter pour une chose grave que je ne pouvais lui dire dans ma lettre. Mon effroi était que Françoise refusât de porter mon mot. Pour elle, faire une commissssion à ma mère quand il y avait du monde , lui paraîtrait aussi impossible que pour le portier d’un théâtre de remettre une lettre à un acteur pendant qu’il est en scène.

Aussi pour mettre une chance de mon côté, je n’hésitai pas à mentir et à lui dire que ce n’était pas du tout moi qui avais voulu écrire à maman, que c’était maman qui, en me quittant , m’avait recommandé de ne pas oublier de lui envoyer une réponse relativement à un objet qu’elle m’avait prié de chercher…

Je pense que Françoise ne me crut pas.

Elle sortit d’un air résigné qui semblait signifier: “c’est-il pas malheureux pour les parents d’avoir un enfant pareil!” Elle revint au bout d’un moment me dire qu’on n’en était encore qu’à la glace, qu’il était impossible au maître d’hotel de remettre la lettre en ce moment devant tout le monde, mais que, quand on en serait aux rince-bouches , on trouverait le moyen de la faire passer à maman. Aussitôt mon anxiété tomba: maintenant je n’étais plus séparé d’elle, un fil délicieux nous réunissait. Et puis ce n’était pas tout: maman allait sans doute venir!

L’angoisse que je venais d’éprouver, je pensais que Swann s’en serait bien moqué s’il avait lu ma lettre et en avait deviné le but, or, au contraire, comme je l’ai appris plus tard, une angoisse semblable fut le tourment de longues années de sa vie, et personne aussi bien que lui peut être n’aurait pu me comprendre; lui, cette angoisse qu’il y a à sentir l’être qu’on aime dans un lieu de plaisir où l’on n’est pas , où l’on ne peut pas le rejoindre, c’est l’amour qui la lui a fait connaître , l’amour.  
Ma mère ne vint pas et sans ménagements pour mon amour propre me fit dire par Françoise ces mots

“Il n’y a pas de réponse”

que depuis j’ai si souvent entendu des concierges de palaces ou des valets de pied de tripots .  
Je me couchai et je fermai les yeux en tâchant de ne pas entendre la voix de mes parents qui prenaient le café au jardin .

Mais au bout de quelques secondes , je sentis qu’en écrivant ce mot à maman, en m’approchant au risque de la fâcher, si près d’elle que j’avais crû toucher le moment de la revoir, je m’étais barré la possibilité de m’endormir sans l’avoir revue, et les battements de mon coeur devenaient de minute en minute plus doulouereux.  
Alors une nouvelle félicité m’envahit.  
Je venais de prendre la résolution de ne plus m’endormir sans avoir revu maman, de l’embrasser coûte que coûte, bien que cela fut avec la certitude d’être ensuite fâché pour longtemps avec elle quand elle remontrait se coucher. Le calme qui résultait de mes angoisses finies me mettait dans une allégresse extraordinaire.

J’ouvris la fenêtre sans bruit et m’assis au pied de mon lit; je ne faisais presque aucun mouvement afin qu’on ne m’entendit pas d’en bas.   
Dehors les choses semblaient, elles aussi, figées en une muette attention à ne pas troubler le clair de lune.  
Quand j’irais me metttre sur le chemin de ma mère au moment où elle remonterait se coucher, et qu’elle verrait que j’étais resté levé dans le couloir pour lui redire bonsoir, on ne me laisserait plus rester à la maison, on me mettrait au collège le lendemain, c’était certain. Eh! bien, dussé-je me jeter par la fenêtre cinq minutes après, j’aimais encore mieux cela. Ce que je voulais maintenant, c’était maman, c’était lui dire bonsoir .  
J’entendis les pas de mes parents qui accompagnaient Swann: puis, quand le grelot de la porte m’eut averti qu’il venait de partir, j’allai à la fenêtre.Maman demandait à mon père s’il avait trouvé la langouste bonne et si Monsieur Swann avait repris de la glace au café et à la pistache.  
“Je ne peux pas dire comme je trouve que Swann change , dit ma grand tante, il est d’un vieux!”

“Je crois qu’il a beaucoup de soucis avec sa coquine de femme . C’est la fable de la ville “ Maman fit remarquer qu’il avait pourtant l’air bien moins triste depuis quelque temps. “ Et qu’il faisait aussi moins souvent ce geste qu’il a tout à fait comme son père de s’essuyer les yeux , de se passer la main sur le front. Moi je crois qu’au fond il n’aime plus cette femme – Mais naturellement il ne l’aime plus , dit mon grand père.   
Mon père et ma mère restèrent seuls. Ils s’assirent un moment puis mon père dit:” Eh bien si tu veux nous allons nous coucher. – Si tu veux mon ami, bien que je n’aie pas l’ombre de sommeil; mais j’aperçois de la lumière dans l’office et puisque la pauvre Françoise m’a attendue, je vais lui demander de dégrafer mon corsage pendant que tu vas te déshabiller.”

J’allais sans bruit dans le couloir ; mon coeur battait si fort que j’avais de la peine à avancer, mais du moins il ne battait plus d’anxiété, mais d’épouvante et de joie. Je vis dans la cage de l’escalier la lumière projetée par la bougie de maman. Puis je la vis elle même , je m’élançai. Au premier moment , elle me regarda avec étonnement , ne comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression de colère, elle ne me disait même pas un mot , et en effet pour bien moins que cela on ne m’adressait plus la parole pendant plusieurs jours.  
Mais elle entendit mon père qui montait . Pour éviter la scène qu’il me ferait , elle me dit d’une voix entrecoupée par la colère:” sauve toi , sauve toi , qu’au moins ton père ne t’ait pas vu ainsi attendant comme un fou!” Mais je lui répétais :” viens me dire bonsoir”, terrifié en voyant que le reflet de la bougie de mon père s’élevait déjà sur le mur, mais aussi usant de son approche comme d’un moyen de chantage et espérant que maman, pour éviter que mon père me trouvât encore là si elle continuait à refuser , allait me dire:” Rentre dans ta chambre, je vais venir.” Il était trop tard, mon père était devant nous. Sans le vouloir je murmurai ces mots que personne n’entendit :” je suis perdu!”

Il n’en fut pas ainsi. Mon père me refusait constemment des permissions qui m’avaient été accordées. Parce qu’il n’avit pas de principes il n’avait pas à proprement parler d’intransigence.

Il me regarda un instant d’un air étonné et fâché , puis quand maman lui eût expliqué en quelques mots embarassés ce qui était arrivé , il lui dit :” mais va donc avec lui , puisque tu disais justement que tu n’as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre , moi je n’ai besoin de rien.- Mais mon ami , répondit timidement ma mère, on ne peut pas habituer cet enfant . Mais il ne s’agit pas d’habituer, dit mon père en haussant les épaules , tu vois bien que ce petit a du chagrin , il a l’air désolé , cet enfant ; voyons nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l’auras rendu malade, tu sera bien avancée! Il y a deux lits dans sa chambre ? Dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et couche pour cette nuit auprès de lui. Allons , bonsoir , moi qui ne suis pas si nerveux que vous, je vais me coucher.”

On ne pouvait pas remercier mon père, on l’eût agacé par ce qu’il appelait des sensibleries.

Il était encore devant nous , grand, dans sa robe de nuit blanche sous le cachemire de l’Inde violet et rose qu’il nouait autour de sa tête depuis qu’il avait des névralgies , avec le geste d’Abraham dans la gravure d’après Benozzo Gozzoli que m’avait donnée Monsieur Swann disant à Sarah qu’elle a à se départir d’Isaac.

Il y a bien des années de cela, la muraille de l’escalier où je vis monter le reflet de sa bougie n’existe plus depuis longtemps. Et moi aussi bien des choses ont été détruites que je croyais devoir durer toujours.

Il ya bien longtems aussi que mon père a cessé de pouvoir dire à maman :” va avec le petit.”

La possiblité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais depuis peu de temps je recommence à très bien percevoir si je prête l’oreille les sanglots que j’eus la force de contenir devant mon père et qui n’éclatèrent que lorsque je me retrouvais seul avec maman. En réalité ils n’ont jamais cessé. C’est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau. Comme ces cloches de couvent que couvrent si bien les bruits de la ville pendant le jour qu’on les croirait arrêtées mais qui recommencent à sonner dans le silence du soir.

Maman resta cette nuit là dans ma chambre.

François, comprenant qu’il se passait quelque chose d’extraordinaire en voyant maman assise près de moi qui me tenait si doucement les mains et me laissait pleurer sans me gronder

“Mais madame qu’a donc monsieur à pleurer ainsi ?”

Mais il ne le sait pas lui-même Françoise, il est énervé. Préparez moi vite le grand lit, montez vous coucher .” Ainsi pour la première fois , ma tristesse n’était plus considérée comme une faute punissable mais comme un mal involontaire qu’on venait de reconnaître officiellement , comme un état nerveux dont je n’étais pas responsable ; je pouvais pleurer sans pêché.”

Le beau visage de ma mère brillait encore de jeunesse ce soir là mais il me semblait que je venais d’une main impie et secrète de tracer une premire ride dans son âme et d’y faire apparaître un premier cheveu blanc. Alors je vis maman, qui jamais ne se laissait aller à aucun attendrissement avec moi être tout d’un coup gagnée par le mien et essayer de retenir une envie de pleurer.

“Voilà mon petit jaunet , mon petit serin , qui va rendre sa maman aussi bêtasse que lui, pour peu que cela continue. Voyons puisque tu n’as pas sommeil, ni ta maman non plus, ne restons pas à nous énerver, faisons quelque chose, prenons un livre “

c’est ainsi que , pendant longtemps, quand , réveillé la nuit, je me ressouvenais de Combray , je n’en revis jamais que cette sorte de pan lumineux, découpé au milieu d’indistinctes ténèbres, l’allée obscure par où arriverait M. Swann, l’auteur inconscient de mes tristesses, la première marche de l’escalier si cruel à monter , et au faîte , ma chambre à coucher avec le petit couloir à porte vitrée pour l’entrée de maman ; en un mot , le décor strictement nécessaire au théâtre, au drame de mon déshabillage; comme s’il n’y avait jamais été que sept heures du soir. Combray comprenait autre chose existait à d’autres heures.

Tout cela était en réalité mort pour moi. Mort à jamais ? C’était possible .

Quand un jour d’hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j’avais froid, me proposa de me faire prendre , contre mon habitude, un peu de thé.  
Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoit été moulés dans la valve rainurée d’une coquille de Saint Jacques.  
A l’instant où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais , je tressaillis, attentif à ce qui se passait d’extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m’avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause.Il m’avait assitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, de la même façon qu’opère l’amour, en me remplissant d’une essence précieuse: ou plutôt cette essence n’était pas en moi, elle était moi. J’avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D’où avait pu me venir cette puissante joie ?

Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit.

C’est à lui de trouver la vérité. Je fais le vide, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s’élever, quelque chose qu’on aurait désancré, à une grande profondeur; je ne sais ce que c’est, mais cela monte lentement; j’éprouve la résistance, j’entends la rumeur des distances traversées.   
Arrivera t- il jusqu’à la surface de ma claire conscience , ce souvenir? Je ne sais.

Maintenant il est arrêté, redescendu peut-être; qui sait s’il remontera jamais de sa nuit?

Et tout d’un coup le souvenir m’est apparu.

Ce goût c’était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray quand j’allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m’offrait après l’avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul.

Aussitôt la vieille maison grise sur la rue, vint comme un décor de théâtre s’appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin.

Et avec la maison, la ville, les rues, les chemins qu’on prenait si le temps était beau

Et comme dans ce jeu où les japonais s’amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d’eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont ils plongés, s’étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants, reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de Monsieur Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l’église, et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme, solidité, est sorti, ville jardins, de ma tasse de thé.

Combray, de loin, à dix lieux à la ronde, vu du chemin de fer quand nous y arrivions la dernière semaine avant Pâques, ce n’était qu’un église résumant la ville, la représentant.

A l’habiter , Combray était un peu triste avec ses rues, ses maisons en pierres noirâtres du pays; rue Saint Hilaire, rue Saint Jacques où était la maison de ma tante, rue saint Hildegarde, rue du Saint-Esprit sur laquelle s’ouvrait la petite porte latérale de son jardin .  
Beaux après-midi du dimanche sous le marronnier du jardin de Combray, vous m’évoquez encore cette vie quand je pense à vous.

Quelquefois j’étais tiré de ma lecture, dès le milieu de l’après midi, par la fille du jardinier, qui courrait comme une folle, renversant sur son passage un oranger, se coupant un doigt, se cassant une dent et criant :” les voilà, les voilà!”

C’était le jours où, pour des manoeuvres de garnison, la troupe traversait Combray. La fille du jardinier avait aperçu l’éclat des casques. Nos domestiques rentraient précipitamment leurs chaises, quand les cuirassiers defilaienr rue Hildegarde, ils en remplissaient toute la largeur, le galop des chevaux rasait les maisons .

-Pauvres enfants, disait Françoise à peine arrivée à la grille et déjà en larmes; pauvre jeunesse qui sera fauchée comme un pré; rien que d’y penser j’en suis choquée, et elle mettait la main sur le coeur, là où elle avait reçu ce “choc” .

- C’est beau n’est ce pas, madame Françoise , de voir des jeunes gens qui ne tiennent pas à la vie? Disait le jardinier pour la faire “monter”.

- Pas tenir à la vie ? Mon Dieu à quoi donc faut tenir, si ce n’est pas à la vie ? C’est pourtant vrai qu’ils n’y tiennent pas ! Je les ai vus en 70; ce n’est pas des hommes, c’est des lions. Elle prononçait li-on.

De l’Avenue de la Gare on percevait toujours de nouveaux casques. Le jardinier aurait voulu savoir s’il y en avait encore beaucoup à passer, il avait soif, le soleil tapait . Alors tout d’un coup sa fille s’élançait comme d’une place assiégée atteignait l’angle de la rue , et après avoir bravé cent fois la mort , venait nous rapporter, avec une carafe de coco, qu’ils étaient bien un mille qui venaient de Thiberzy et de Méséglise.

-Voyez vous Françoise disait le jardinier, la révolution vaudrait mieux , parce que quand on la déclare il n’y a que ceux qui veulent partir qui y vont

-Ah!oui, je comprends. Ca au moins c’est plus franc.  
Le jardinier croyait qu’à la déclaration de la guerre on arrêtait tous le chemins de fer .

-Pardi, pour ne pas qu’on se sauve, disait Françoise. Ah! Ils sont malins!

C’est au mois de Marie que je me souviens d’avoir commencé à aimer les aubépines.

Il y avait autour de Combray deux côtés pour les promenades, le côté de Méséglise, qu’on appelait aussi le côté de chez Swann, et le côté de Guermantes. Quand on voulait aller du côté de Méséglise, on sortait comme pour aller n’importe où en suivant la barrière blanche du parc de Monsieur Swann. Venue au devant des étrangers, l’odeur de ses lilas. Eux même, d’entre les petits coeurs verts et frais de leurs feuilles, levaient curieusement au-dessus de la barrière du parc leurs panaches de plumes mauves ou blanches que lustrait , même à l’ombre , le soleil où elles avaient baigné. Les Nymphes du printemps eussent semble vulgaires, auprès de ces jeunes houris qui gardaient dans ce jardin français les tons vifs et purs des miniatures de la Perse.

Je m’arrêtai un moment devant la barrière, le temps des lilas approchait de sa fin . Devant moi une allée bordée de capucines montait en plein soleil vers le château. Mais il me fallait rejoindre en courant mon père et mon grand père qui m’appelaient dans le petit chemin.  
Je le trouvai tout bourdonnant de l’odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles, leur parfum s’étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j’eusse été devant l’autel de la vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d’un air distrait son étincelant bouquet d’étamines .  
Combien naïves et paysannes en comparaison sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines , monteraient elles aussi en plein soleil le même chemin rustique, en la soie unie de leur corsage rougissant qu’un souffle défait !

Mais j’avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu’elle devait en faire, leur invisible et fixe odeur, elles m’offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me laisser approfondir d’avantage, comme ces mélodies qu’on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret ; je me détournais d’elles un moment . je poursuivais jusque sur le talus quelque coquelicot perdu , quelques bluets restés paresseusement en arrière .  
Puis je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs d’oeuvre dont on croit qu’on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de les regarder ; alors mon grand père , m’appelant , me désignant la haie de Tansonville, “Toi, qui aime les aubépines, regarde un peu cette épine rose; est elle jolie !” En effet c’était une épine mais rose.

Je la regardais, d’abord de ce regard qui n’est pas que le porte parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, anxieux et pétrifiés, le regard qui voudrait toucher, capturer, emmener le corps qu’il regarde et l’âme avec lui: elle laissa ses regards filer de toute leur longueur dans ma direction, sans avoir l’air de me voir, mais avec une fixité et un sourire dissimulé que je ne pouvais interpréter que comme une preuve d’outrageant mépris et sa main esquissait en même temps un geste indécent d’une intention insolente

-Allons Gilberte, viens, cria une dame en blanc que je n’avais pas vue. Cessant brusquement de sourire, Mademoiselle Swann prit sa bêche, et s’éloigna sans me regarder, d’un air docile, impénétrable, sournois.

Je l’aimais

Je regrettais de ne pas avoir eu le temps, l’inspiration de l’offenser, de lui faire mal, de la forcer à se souvenir de moi .

Je la trouvais si belle.

Cependant, je m’éloignais, emportant pour toujours, l’image d’une petite fille rousse, à la peau semée de tâches roses.

“O mes pauvres petites aubépines, ce n’est pas vous qui voudriez me faire du chagrin, vous, vous ne m’avez jamais fait de peine! Je vous aimerai toujours” Et je leur promettais, quand je serai grand, de ne pas imiter la vie insensée des autres hommes et, même à Paris, les jours de printemps, au lieu d’aller faire des visites et écouter des niaiseries, de partir dans la campagne voir les premières aubépines .

Parfois dans le ciel de l’après midi passait la lune, blanche comme une nuée, furtive, sans éclat, comme une actrice dont ce n’est pas l’heure de jouer et qui, de la salle, en toilette de ville, regarde un moment ses camarades .

Le docteur Percepied savait faire rire aux larmes le curé et tout le monde en disant d’un ton rude : Il parait qu’elle fait de la musique avec son amie Mlle Vinteuil. Moi je sais pas. C’est le père Vinteuil qui m’a encore dit ça hier. Apres tout elle a bien le droit d’aimer la musique c’te fille. Moi je suis pas pour contrarier les vocations artistiques des enfants. Vinteuil non plus à ce qu’il parait. Et puis lui aussi il fait de la musique avec l’amie de sa fille. Ah ! Sapristi on en fait de la musique dans c’te boîte là. Mais qu’est-ce-que vous avez à rire ? Font trop d’musique ces gens là. L’autre jour j’ai rencontré le père Vinteuil près du cimetière. Il tenait plus sur ces jambes.

Pour ceux qui comme nous virent à cette époque M. Vinteuil éviter les personnes qu’il connaisait, vieillir en quelques mois, s’absorber dans son chagrin, être incapable de tout effort qui n’avait pas directement le bonheur de sa fille pour but, passer des journées entières devant la tombe de sa femme, il eût été difficile de ne pas comprendre qu’il était en train de mourir de chagrin.

Mais d’autres fois se mettait à tomber la pluie. Alors ous allions nous abriter pêle même avec les saints, les patriarches de pierre sous le porche de Saint André des champs. Que cette église était française! Au desssus de la porte, les saints , les rois-chevaliers une fleur de lys à la main, des scènes de noces et de funérailles étaient représentés comme ils pouvaient l’être dans l’âme de Françoise.

Je m’étais étendu à l’ombre du talus qui domine la maison de Monsieur Vinteuil.  
La fenêtre était entr’ouverte, la lampe était allumée, je voyais tous ses mouvements sans qu’elle me vit. Elle était en gand deuil , car son père était mort depuis peu. Elle se leva, feignit de vouloir fermer les volets et de n’y pas réussir;

* Laisse donc tout ouvert, j’ai chaud , dit son amie .
* Mais c’est assommant on nous verra , répondit Mlle Vinteuil
* Quand même on nous verrait ça n’en est que meilleur!

Mlle Vinteuil frémit

* Mademoiselle me semble avoir des pensées bien lubriques ce soir.

Dans l’échancrure de son corsage de crêpe , Mlle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s’échappa, et elles se poursuivirent, sautant, gloussant, piaillant comme des oisaux amoureux. Puis Mlle Vinteuil finit par se laisser tomber sur le canapé, recouverte par le corps de son amie.

-Oh! ce portrait de mon père qui nous regarde !

-Mais laisse le donc où il est, il n’est plus là pour nous embêter? Crois tu qu’il pleurnicherait, qu’il voudrait te mettre ton manteau, s’il te voyait là, la fenêtre ouverte, le vilain singe .

-Sais tu ce que j’ai envie de lui faire à cette vieille horreur dit Mlle Vinteuil ?

-Oh! tu n’oserais pas.

-Je n’oserais pas cracher dessus? Sur ça ?

Le plus grand charme du côte de Guermantes c’est qu’on y avait presque tout le temps, à côté de soi le cours de la Vivonne. Dès le lendemain de notre arrivée, le jour de Pâques après le sermon, s’il faisait beau temps, je courais jusqu’à la rivière qui se promenait déjà en bleu ciel entre les terres encore noires et nues.

Que de fois j’ai vu, j’ai désiré imiter quand je serai libre de vivre à ma guise, un rameur qui ayant lâché l’aviron s’était couché à plat sur le dos au fond de sa barque et la laissant flotter à la dérive, ne pouvant voir que le ciel qui filait lentement au-dessus de lui, portait sur son visage l’avant goût du bonheur et de la paix.

Nous nous asseyons entre les iris au bord de l’eau. Dans le ciel férié flânait longuement un nuage oisif. C’était l’heure du goûter. Avant de repartir nous restions longtemps à manger des fruits du pain et du chocolat.

Mais jamais dans ces promenades du côté de Guermantes nous ne pûmes remonter jusqu’au sources de la Vivonne. Jusqu’à Guermantes.

Je savais que là résidait la duchesse de Guermantes. Je rêvais qu’elle m’y faisait venir, éprise pour moi d’un soudain caprice ; tout le jour elle y pêchait la truite avec moi et le soir, me tenant par la main, elle me faisait lui dire le sujet des poèmes que j’avais l’intention de composer. Et ces rêves m’avertissaient que puisque je voulais un jour être un écrivain, il était temps de savoir ce que je comptais écrire.

Une fois à la maison je songeais à tout autre chose et ainsi s’entassaient dans mon esprit une piere où jouait un reflet, un toit, un son de cloche, une odeur de feuilles, bien des images différentes sous lesquelles il y a longtemps qu’est morte la réalité pressentie que je n’ai pas eu assez de volonté pour arriver à découvrir.

Pendant toute la journée, dans ces promenades, j’avais pu rêver au plaisir que ce serait d’être l’ami de la duchesse de Guermantes, de pêcher la truite, de me promener en barque sur la Vivonne, mais sur le chemin du retour, je savais qu’avant une demi heure nous serions rentrés et que, comme c’était de règle les jours où nous étions allés nous promener du côté de Guermantes et où le dîner était servi plus tard, on m’enverrait me coucher sitôt ma soupe prise, de sorte que ma mère, retenue à table comme s’il y avait du monde à dîner , ne monterait pas me dire bonsoir dans mon lit.  
Les désirs qui tout à l’heure m’entouraient, d’aller à Guermantes, de voyager, d’être heureux, comme j’aurais donné tout cela pour pouvoir pleurer toute la nuit dans les bras de maman! Je ne détachais pas mes yeux angoissés du visage de ma mère, qui n’apparaîtrait ce soir dans la chambre où j’aurais voulu mourir.  
Ce parfum d’aubépine qui butine le long de la haie où les églantiers le remplaceront bientôt, un bruit de pas sans écho sur le gravier d’une allée, une bulle formée contre une plante aquatique par l’eau de la rivière et qui crève aussitôt, mon exaltation les a portés et a réussi à leur faire traverser tant d’années successives, tandis qu’alentour les chemins se sont effacés et que sont morts ceux qui les foulèrent et le souvenir de ceux qui les foulèrent.

Quand me saisit le désir de revoir le côté de Guermantes , on ne le satisferait pas en me menant au bord d’une rivière où il y aurait d’aussi beaux, de plus beaux nymphéas que dans la Vivonne, pas plus que le soir en rentrant– à cette heure où s’éveillait en moi cette angoisse qui plus tard émigre dans l’amour, et peut devenir à jamais inséparable de lui– je n’aurais souhaité que vînt me dire bonsoir une mère plus belle, plus intelligente que la mienne. Non; de même que ce qu’il me fallait pour que je pusse m’endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu’aucune maîtresse n’a pu me donner depuis, puisqu’on doute d’elles encore au moment où on croit en elles et qu’on ne possède jamais leur coeur comme je recevais dans un baiser celui de ma mère, tout entier, sans la réserve d’une arrière pensée, sans le reliquat d’une intention qui ne fût pas pour moi– c’est que ce fût elle, c’est qu’elle inclinât vers moi ce visage où il y avait au dessous de l’oeil quelque chose qui était, paraît il, un défaut, et que j’aimais à l’égal du reste.

Souvent j’ai voulu revoir une personne sans discerner que c’était simplement parce qu’elle me rappelait une haie d’aubépines .

Mais quand par les soirs d’été le ciel harmonieux gronde comme une bête fauve et que chacun boude l’orage, c’est au côté de Méséglise que je dois de rester seul en extase à respirer, à travers le bruit de la pluie qui tombe , l’odeur d’invisibles et persistants lilas.

Certes quand approchait le matin , il y avait bien longtemps qu’était dissipée la brève incertitude de mon réveil . Je savais dans quelle chambre je me trouvais effectivement, je l’avais reconstruite autour de moi dans l’obscurité, je l’avais reconstruite tout entière, meublée comme un architecte et un tapissier, j’avais reposé les glaces, remis la commode à sa place habituelle et la demeure que j’avais rebâtie dans les ténèbres était allée rejoindre les demeures entrevues dans le tourbillon du réveil, mise en fuite par ce pâle signe qu’avait tracé au-dessus des rideaux le doigt levé du jour.

Bouleversement de toute ma personne . Dès la première nuit, comme je souffrais d’une crise de fatigue cardiaque, tâchant de dompter ma souffrance, je me baissai avec lenteur et prudence pour me déchausser. A peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s’enfla, remplie d’une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent , des larmes ruisselèrent de mes yeux. L’être qui venait à mon secours, qui me sauvait de la sècheresse de l’âme, c’était celui qui, plusieurs années auparavant, dans un moment de détresse et de solitude identiques, dans un moment où je n’avais plus rien de moi, , était entré, et qui m’avait rendu à moi même, car il était moi et plus que moi.

Je venais d’apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue, le visage tendre, préoccupé, déçu de ma grand mère, telle qu’elle avait été ce premier soir d’arrivée à Balbec; le visage de ma grand mère, non pas de celle que je m’étais été étonné, reproché de si peu regretter et qui n’avait d’elle que le nom , mais de ma grand mère véritable dont, pour la première fois depuis les Champs-Elysées où elle avait eu son attaque, je retrouvais, dans un souvenir involontaire, complet, la réalité vivante. Et ainsi dans un désir fou de me précipiter dans ses bras, ce n’était qu’à l’instant- près d’une année après son enterrement- à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments- que je venais d’apprendre qu’elle était morte.

J’avais souvent parlé d’elle depuis ce moment là et aussi pensé à elle . Aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du coeur.

Je venais de me rappeler comme une heure avant le moment où ma grand mère s’était penchée ainsi dans sa robe de chambre vers mes bottines, errant dans la rue étouffante de chaleur, j’avais cru que je ne pourrais jamais, dans le besoin que j’avais de l’embrasser, attendre l’heure qu’il me fallait encore passer sans elle.  
Et maintenant que ce même besoin renaissait, je savais que je pouvais attendre des heures après des heures, qu’elle ne serait plus jamais auprès de moi, je ne faisais que de le découvrir parce que je venais, en la sentant pour la première fois, vivante, véritable, gonflant mon coeur à le briser, en la retrouvant enfin, d’apprendre que je l’avais perdue pour toujours..

Perdue pour toujours; je ne pouvais comprendre .

Mais dès que je fus arrivé à m’endormir, à cette heure, plus véridique, où mes yeux se fermèrent aux choses du dehors, le monde du sommeil…. monde du sommeil.

Pour parcourir les artères de la cité souterraine, nous nous sommes embarqués sur les flots noirs de notre propre sang comme sur un Léthé intérieur aux sextuples replis, de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes.

Je cherchai en vain celle de ma grand mère dès que j’eus abordé sous les porches sombres; je savais pourtant qu’elle existait encore, mais d’une vie diminuée, aussi pâle que celle du souvenir; l’obscurité grandissait, et le vent; mon père n’arrivait pas qui devait me conduire à elle. Tout d’un coup la respiration me manqua, je sentis mon coeur comme durci, je venais de me rappeler que depuis de longues semaines j’avais oublié d’écrire à ma grand mère.

Que devait elle penser de moi?

Mon dieu comme elle doit être malheureuse dans cette petite chambre qu’on a louée pour elle, aussi petite que pour une ancienne domestique, et où elle ne peut pas bouger , car elle est toujours un peu paralysée et n’a pas voulu une seule fois se lever !Elle doit croire que je l’oublie depuis qu’elle est morte.

Il faut que je coure la voir , je ne peux pas attendre une minute, je ne peux pas attendre que mon père arrive; mais où est-ce? Comment ai-je pu oublier l’adresse? Pourvu qu’elle me reconnaisse . Comment ai-je pu l’oublier pendant des mois?Il fait noir, je ne trouverai pas , le vent m’empêche d’avancer. Mais voici mon père qui se promène devant moi; où est grand–mère?

Est elle bien? Est ce bien sûr qu’elle ne manque de rien?

-Mais non, me dit mon père, tu peux être tranquille . Sa garde est une personne ordonnée.On envoie de temps en temps une toute petite somme pour qu’on puisse lui acheter le peu qui lui est nécessaire . Elle demande parfois ce que tu es devenu; on lui a même dit que tu allais faire un livre. Elle a essuyé une larme .

Alors je crus me rappeler qu’un peu après sa mort, ma grand–mère m’avait dit en sanglotant d’un air humble, comme une vieille servante chassée, comme une étrangère: Tu me permettras bien de te voir quelquefois tout de même, ne me laisse pas trop d’années sans me visiter. Songe, tu as été mon petit fils, les grand’mères n’oublient pas .  
Vite son adresse , conduis moi.

C’est que …je ne sais si tu pourras la voir. Et puis, tu sais, elle est très faible, très faible, elle n’est plus elle même, je crois que ce te sera plutôt pénible. Et je ne me rappelle pas le numéro exact de l’avenue.

Mais dis moi , toi qui sais, ce n’est pas vrai que les morts ne vivent plus. Ce n’est pas vrai tout de même , malgré ce qu’on dit, puisque grand’mère existe …. .

-Oh! Bien peu, tu sais, bien peu. Je crois que tu ferais mieux de n’y pas aller. Elle ne manque de rien. On vient tout mettre en ordre.

Mais elle est souvent seule!

Oui! Mais cela vaut mieux pour elle. Il vaut mieux qu’elle ne pense pas, cela ne pourrait que lui faire de la peine. Cela fait souvent de la peine de penser. Du reste, tu sais, elle est très éteinte. Je te laisserai l’indication précise pour que tu puisses y aller. Je ne vois pas ce que tu pourrais y faire, je ne crois pas que la garde te la laissera voir.

Mais déjà j’avais retraversé le fleuve aux ténébreux méandres, j’étais remonté à la surface où s’ouvre le monde des vivants.

J’avais oublié de fermer les volets, sans doute le grand jour m’avait éveillé. Mais je ne pus supporter d’avoir sous les yeux ces flots de la mer que ma grand‘mère pouvait autrefois contempler pendant des heures. J’aurais voulu boucher mes oreilles à leur bruit, car maintenant la plénitude lumineuse de la plage creusait un vide dans mon coeur; tout semblait me dire comme ces allées et pelouses d’un jardin plublic où je l’avais autrefois perdue, quand j’étais tout enfant :

Non,nous ne l’avons pas vue”,

Et sous la rotondité du ciel pâle et divin, je me sentais oppressé comme sous une immense cloche bleuâtre fermant un horizon où ma grand mère n’était pas. Pour ne plus rien voir, je me tournai du côté du mur, mais ce qui était contre moi, c’était cette cloison qui servait jadis entre nous deux de messager matinal,

Je n’osais pas approcher de cette cloison plus que d’un piano où ma grand mère aurait joué et qui vibrerait encore de son toucher. Et je ne demandais rien de plus à Dieu, s’il existe un paradis, que d’y pouvoir frapper des trois petits coups que ma grand mère reconnaîtrait entre mille, et auxquels elle répondrait par ces autres coups qui voulaient dire :

“Ne t’agite pas petite souris, je comprends que tu es impatient, mais je vais venir”, et qu’il me laissât rester avec elle toute l’éternité, qui ne serait pas trop longue pour nous deux.

Le lift vint me demander si je ne voulais pas descendre .

Il me remit un petit mot d’Albertine.

Mais moi, je ne voulais voir personne.